

EN DETRESSE !

DEUXIÈME PARTIE

ROSEE DU MEURTRE

Quand donc ne souffrira-t-elle plus ?
Elle se trompe, cependant.
Cadour la regarde bien, mais il n'a pas d'autre curiosité que celle d'un petit sauvage devant une dame riche, belle et élégante.
C'est Bérengère même qu'il regarde plutôt que Clotilde.
En lui, sur Clotilde, aucun soupçon.
Rien dans cette femme ne lui retrace l'image de celle qu'il a entrevue dans les bois pendant la nuit, dernièrement.
Clotilde est assise.
Il ne peut voir si elle est grande ou si elle est petite.
Elle a une robe claire d'été et la femme qui accompagnait l'homme au cadavre portait une robe de couleur foncée.
Clotilde est coiffée d'un chapeau à larges bords qui lui ombre un peu les yeux et la protège, et comme elle baisse la tête, son visage est presque invisible.
Celle qu'il a vue avait la figure cachée par un voile. Elle ne portait point de chapeau.
Madame d'Hautefort, enfin reprend courage. Elle relève les yeux, regarde Cadour qui cause avec Valentin.
Ils se sont éloignés, parlent à mi-voix.
Vilbret est avec eux.
Mais elle les entend parfaitement. Du reste, Valentin n'a pas de secrets pour Clotilde et ne songe nullement à cacher cette conversation.
Avec quelle épouvante elle écoute ce petit étranger faire le récit de la nuit du meurtre.
Et quel affolement lorsqu'elle entend Valentin qui lui demande, en insistant :
— Cette femme, tu la reconnaîtrais ?... Il faut que tu la reconnais. ... Souviens-toi !... Il y a peut-être un détail de sa démarche, de son costume, de sa façon de porter la tête, que tu retrouverais si tout à coup tu étais en sa présence ?
— Je peux pas dire, je peux pas promettre.
— Si tu parviens à la découvrir, tu me demanderas ce que tu voudras. ... Je ne te refuserai pas. ...
— Bien vrai ?
— Oui.
— Même si je vous priais de me faire cadeau de quelque chose qui coûte cher ? ...
— Oui.
— Même d'un fusil, d'un beau fusil lourd, se chargeant par en bas, avec des cartouches faites d'avance ?
— Tu l'auras ? ...
Vilbret se trémoussait, allongeant machinalement la main dans la direction de l'oreille de Cadour, pendant qu'il semblait éprouver une démanche dans le pied. ...
— Chenapan ! murmura-t-il.
Cadour avait sa figure noire, sur laquelle retombait en désordre une chevelure blonde filasse, tout illuminée par la joie.
— J'aurai un fusil ! J'aurai un fusil ! disait-il. ... Ah ! pour sûr que je la retrouverai votre femme, et puis l'homme et tout votre tremblement de gens qui se cachent. ... J'aurai un fusil et je pourrai débrancher des faisans et tirer des chevreuils !
Vilbret n'y tint plus devant cette énumération.
— Ah ! nom d'un pétard ! dit-il.
Et soudain sa main s'allongea et caressa d'une maîtresse gifle sur la joue de Cadour.
Et par le même geste automatique, le pied s'est élevé et est allé s'appliquer avec vigueur dans la culotte du petit.
La gifle l'avait fait balancer, le coup de pied le remet en équilibre, mais Valentin entraîne le gamin hors de la portée du terrible garde afin de continuer son entretien.
Ce n'est pas avec des coups que l'on obtiendra le concours de ce vaurien. C'est avec des cadeaux.
Ils parlent à voix basse.
Et cette fois, Clotilde n'entend plus rien.
Mais elle regarde, hébétée, ce jeune homme qu'elle aime, ce fils presque, qui amasse, comme avec amour, des monceaux de ruines

autour d'elle, et récolte des moissons de honte sous lesquelles il va l'ensevelir !

Pendant qu'ils causent ainsi, un domestique du château vient parler bas à Mme d'Hautefort.

Il lui annonce que Jourdan est au château ; mais le jeune homme sachant que Clotilde travaille dans le parc, demande la permission de venir l'y rejoindre.

Clotilde se lève. C'est le hasard qui lui fournit le prétexte de cette sortie.

Elle emmène Bérengère, en disant au valet :

— Que M. Jourdan aille m'attendre à Vilvaudran. J'y serai dans cinq minutes.

Elle traverse les pelouses et revient au château.

Jourdan n'a que peu de choses à lui dire. C'est le directeur de la verrerie qui l'envoie. Mais Clotilde trouve moyen de murmurer, au moment où Bérengère vient de rentrer chez elle et de les laisser seuls :

— Cette fois, Pierre, je suis perdue.

— Que voulez-vous dire ?

— Perdue. Et j'ai peur de vous avoir entraîné dans ma perte.

Elle lui raconte les nouvelles découvertes de Valentin.

Pierre, si brave qu'il soit, si indifférent qu'il se croie à une accusation de ce genre, se trouble et pâlit.

S'il est accusé, il ne peut se défendre qu'en rejetant le meurtre sur le compte de Clotilde. Et cela, c'est une lâcheté dont il est incapable.

Mais alors s'il est reconnu par Cadour, comment se tirera-t-il de cette délicate situation ?

— Je vous en prie, dit Clotilde, évitez cet enfant ! Faites en sorte de ne le point rencontrer. ... Moi, je vais songer au moyen d'éloigner cette famille du pays, sans éveiller l'attention.

— Je ferai mon possible ! dit-il.

Et il part rêveur.

A quoi pense-t-il, le premier trouble passé ?

Il se demandait l'autre jour comment il pourrait bien écarter le danger qui menaçait Bérengère et Clotilde.

Il n'avait rien trouvé !

Et il rêvait maintenant un héroïque sacrifice.

Si Cadour le reconnaissait, il ne se défendrait pas.

Il se laisserait accuser sans livrer Mme d'Hautefort. Il nierait jusqu'au bout qu'une femme eût été sa complice. Il inventerait les motifs du meurtre et il se laisserait condamner ! ...

Alors, la honte retombant sur lui, s'écartait de ces deux têtes chéries, de son adorée Bérengère ! Jamais la jeune fille ne soupçonnerait sa mère, qu'elle continuerait d'entourer d'affection et de respect ! ... Jamais non plus Valentin n'aurait de doute et ce serait le cœur joyeux qu'il épouserait sa fiancée ! Quelque jour peut-être, à sa fille devenue femme, Clotilde avouerait tout. Elle dirait quel avait été l'héroïsme inconnu de l'ami d'enfance.

Et Bérengère pleurerait ! Il en tressaillerait, lui, si loin qu'il fût, mort peut-être ! Car ces larmes arriveraient jusqu'à son exil ou à sa tombe !

Voilà ce qu'il rêvait de grand et de sublime.

— Oui, disait-il, c'est bien cela. ... c'est bien cela. ... Mais si elle ne veut pas me laisser m'accuser ! ... Si elle veut se perdre, seule, plutôt que de sacrifier celui qui avait voulu la sauver ! ... Cela est possible, probable même !

Il soupira :

— A la grâce de Dieu ! moi je suis prêt à tout.

Cependant, comme il l'avait promis à Mme d'Hautefort, il prit des précautions les jours suivants.

Il évita de sortir dans la journée, restant dans son cabinet très tard, ne quittant la verrerie qu'au soleil couché.

Jadis, il aimait beaucoup les promenades dans les bois.

Il s'amusa à prendre des croquis ou à peindre.

Il ne se promena plus.

Comme il habitait une petite maison, près du village, à deux kilomètres de la verrerie, il était bien obligé de faire deux fois le trajet, le matin et le soir, car il prenait ses repas à la cantine de la verrerie, mais désormais, au lieu de suivre la route, il prit par des chemins de traverse, faisant de longs détours dans la campagne.

Deux ou trois fois, pendant les jours suivants, il faillit, malgré ces précautions, se trouver en face de Cadour.

Heureusement il l'aperçut de loin et réussit à l'éviter.

Cadour, maintenant, ne sortait guère sans Valentin.

On les voyait tous les deux ensemble, parcourant à pied le pays ; ils avaient visité Orléans sans succès.

Valentin était allé prier le charbonnier de lui prêter son fils, en lui contant la vérité, et une somme rondelette glissée dans la main noire du bonhomme avait adouci le ressentiment dont à coup sûr, sans cette précaution, le petit Cadour eût pour longtemps porté les marques.